

Jésus a guéri toutes sortes de maladies et d'affections du peuple

par M. de l'Esperança Amill Rocamora

“Jésus parcourait toute la Galilée, enseignant dans les synagogues juives. Il annonçait la bonne nouvelle du Royaume et guérissait toutes sortes de maladies et d'infirmités des gens” (Mt 4,23).

Mt 4,23, en tant que résumé de l'action messianique de Jésus, décrit les trois éléments constitutifs de son ministère en Galilée: l'enseignement, la proclamation de l'Évangile du Royaume et la guérison. Jésus agit comme enseignant, messenger de l'Évangile et guérisseur; tant ses paroles que ses actes manifestent l'action salvatrice de Dieu.

Les guérisons de Jésus concrétisent le règne de Dieu de manière tangible et sensible. Jésus ne se contente pas d'enseigner et de proclamer la bonne nouvelle du Royaume, mais il guérit toutes sortes de maladies et d'affections des gens. Les guérisons montrent, ratifient que Jésus est vraiment autorisé à proclamer et à inaugurer le royaume des cieux, à agir dans le temps salvifique qui est déjà venu: “les aveugles retrouvent la vue, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres” (Mt 11,5). Ces guérisons sont des signes que le Royaume des Cieux a déjà commencé sur la terre. Ils sont les signes que le monde de Dieu, avec sa puissance salvatrice, a fait irruption dans notre monde humain. Celui qui accepte l'annonce de Jésus dans la foi devient un enfant et un héritier du Royaume.

L'Évangile selon Matthieu a réuni en une seule section (8,1-9,34) neuf actions prodigieuses qui illustrent l'activité thérapeutique de Jésus, dont la plupart sont des guérisons de malades ou d'handicapés, tant du corps que de l'esprit. La section regroupe ces actions trois par trois.

Le Messie en actes (8,1-9,34) : section sur les guérisons

- a
 - Guérison d'un lépreux (8,1-4)
 - Guérison du serviteur d'un centurion - un païen, un étranger - (8,5-13)
 - Guérison de la belle-mère de Pierre - une femme - et d'autres malades (8,14-17).
- b
 - Suivre Jésus: le cas d'un maître de la Torah (8,18-22)
- a
 - La tempête calme (8,23-27)
 - Guérison de deux démoniaques de Gadara - territoire non-juif - (8,28-34)
 - Guérison d'un paralytique (9,1-8)

b - Suivre Jésus : le cas de Matthieu, un collecteur d'impôts (9,9-13). Le jeûne (9,14-17)

- a
- La guérison d'une femme atteinte d'hémorragies et le retour à la vie d'une jeune fille (9,18-26).
 - Guérison de deux aveugles (9,27-31)
 - Guérison d'un muet possédé par un démon (9,32-34)

Le premier groupe comprend la guérison d'un lépreux (8:1-4), celle de l'assistant d'un centurion (8:5-13) et celle de la belle-mère de Pierre et d'autres malades (8:14-17).

Arrêtons-nous à Mt 8,5-13, le texte de la guérison du serviteur du centurion.

“Lorsque Jésus entra à Capharnaüm, un centurion, un officier de l’armée romaine, vint à lui et le supplia :

- Monsieur, j’ai mon domestique à la maison qui est paralysé et qui souffre de terribles douleurs.

Jésus lui a dit :

- Je vais aller le guérir.

Mais le centurion lui répondit :

- Seigneur, je ne suis pas digne que tu entres dans ma maison. Mais un seul mot de votre part suffira à guérir mon serviteur. Car moi aussi je suis soumis à mes supérieurs, et en même temps j’ai des soldats sous mes ordres. Si je dis à l’un d’eux: “Va”, il va; et si je dis à un autre: “Viens”, il vient; et si je dis à mon serviteur: “Fais ceci”, il le fait.

Jésus fut stupéfait d’entendre cela. Et il dit à ceux qui le suivaient:

- Je vous dis la vérité, je n’ai trouvé personne en Israël avec une aussi grande foi que celle-ci. Et je vous préviens que beaucoup viendront de l’est et de l’ouest et s’assiéront à table avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux. Mais ceux qui ont été appelés les premiers dans le Royaume seront jetés dans les ténèbres. Ils y pleureront et grinceront des dents. Alors Jésus dit à l’officier:

- Rentrez chez vous et laissez faire ce que vous avez cru.

Au même moment, le serviteur fut guéri” (Mt 8,5-13).

Nous sommes confrontés à une situation inhabituelle: le centurion païen de Capharnaüm, un étranger, va à la rencontre de Jésus, le prophète juif. Il lui demande de guérir son serviteur (le mot grec παῖς peut aussi être lu comme “fils/jeune homme”), qui est couché chez lui, paralysé et souffrant terriblement.

La réponse de Jésus exprime sa volonté d’aller dans la maison du malade, malgré la réticence des Juifs à entrer dans la maison d’un païen: entrer signifiait transgresser les règles de pureté rituelle exigées par la Torah de Moïse.

C'est peut-être la raison pour laquelle, dans la version de Luc (7,1-10), Jésus est accompagné à la maison du centurion par les chefs religieux de Capharnaüm. En fait, le centurion lui-même est conscient des difficultés liées à sa demande. Mais c'est un homme plein de confiance dans la parole de Jésus et il est touché par l'affection qu'il porte à son serviteur. C'est pourquoi il insiste auprès de Jésus, lui disant qu'une seule parole de sa part suffit à vaincre la maladie du serviteur. Les paroles du centurion révèlent les sentiments d'humilité de l'homme et sa confiance absolue dans la puissance de la parole de Jésus. Pour un militaire, l'argument est clair: il connaît bien la valeur et l'autorité d'une parole, d'un ordre donné à ses soldats. Il ne doute pas de la parole de Jésus. Il n'a pas besoin d'entrer dans sa maison.

Jésus loue publiquement la foi de cet homme, un étranger, qui surpasse à cet égard même les enfants du peuple d'Israël. La foi inépuisable du centurion annonce un paradoxe. Les patriarches Abraham, Isaac et Jacob, pères du peuple élu, auront pour compagnons de table des personnes de tous les peuples. Du Royaume, en revanche, peuvent être exclus ceux qui entendent maintenant la parole de Jésus, mais ne l'acceptent pas. Le centurion, en revanche, accueille Jésus avec humilité. Ainsi, sans le savoir, il a un avenir splendide devant lui: vivre comme un enfant du Royaume pour toujours.

La louange de Jésus au centurion païen pour sa foi est une louange pour tous ceux qui, dans notre monde, cherchent Dieu. Souvent, la parole salvatrice de l'Évangile ne les atteint pas à cause d'obstacles intéressés ou à cause du bruit de tant de messages banals dans notre société. Il existe un risque pour les chrétiens de garder l'Évangile, la parole de vie, enfermé dans la clôture de notre contexte ecclésial, comme s'il s'agissait d'un héritage que nous ne voulons pas ou ne savons pas partager. L'Évangile, cependant, doit être communiqué. L'Église se sent héritière du mandat missionnaire du Seigneur ressuscité: "Allez donc faire des disciples de toutes les nations" (Mt 28,19). Mais l'Évangile est vécu à travers une foi soutenue par les sacrements, en particulier par l'Eucharistie.

La liturgie eucharistique reprend les paroles que le centurion a adressées à Jésus ; avant de nous approcher pour recevoir le Corps et le Sang de Jésus, le Seigneur, avant de l'accueillir dans notre maison, nous récitons : "Seigneur, je ne suis pas digne que tu entres dans ma maison. Mais un seul mot de votre part suffira à me guérir". L'Eucharistie est un don qui va bien au-delà de notre faiblesse et de notre indignité.

Une foi comme celle du centurion, dont Jésus fait l'éloge, est faite de la reconnaissance de ses propres manquements et d'une grande confiance dans la personne de Jésus. Lui, le Fils de Dieu, nous fait goûter l'amour attachant du Père.

Le deuxième groupe d'actions prodigieuses illustrant l'activité thérapeutique de Jésus comprend le récit de l'apaisement de la tempête (8,23-27),

la guérison de deux démoniaques à Gadara - en territoire non-juif - (8, 28-34) et la guérison d'un paralytique (9, 1-8).

Le troisième groupe comprend la guérison d'une femme atteinte d'hémorragies et le retour à la vie d'une jeune fille (9:18-26), la guérison de deux aveugles (9:27-31) et la guérison d'un muet possédé par un démon (9:32-34).

Passons maintenant à Mt 9,18-26. Le texte est composé de deux histoires de miracles, celle de la guérison d'une femme souffrant d'hémorragies et celle du retour à la vie de la fille d'un dignitaire.

Pendant que Jésus leur disait ces choses, un dignitaire s'approcha de lui, se mit à genoux devant lui et lui dit:

- "Ma fille vient de mourir; mais si vous venez poser votre main sur elle, elle revivra".

Jésus se leva et, suivi de ses disciples, il partit avec lui.

À ce moment-là, une femme qui avait eu une hémorragie pendant douze ans s'approcha de Jésus et toucha le bord de son manteau, car elle se disait : "Si je touche seulement son manteau, je serai guérie. Mais Jésus se retourna et, la voyant, lui dit : "Courage, mon enfant, ta foi est en toi":

- Courage, ma fille, ta foi t'a sauvée.

Et à ce moment précis, la femme a retrouvé la santé.

Lorsque Jésus arriva à la maison du dignitaire et qu'il vit les joueurs de flûte et les gens en deuil, il dit: "Sortez d'ici:

- Sortez d'ici. La fille n'est pas morte, elle est endormie.

Quand ils entendirent cela, ils se moquèrent tous de Jésus; mais quand la foule fut sortie, il entra, prit la jeune fille par la main et elle se leva. Et la nouvelle de cet événement s'est répandue dans toute cette région.

Je vous invite à concentrer notre attention pendant quelques minutes sur le récit de la guérison de la femme souffrant d'hémorragies, en lisant également le texte parallèle de l'Évangile selon Marc (Mc 5,24b-34).

L'évangéliste ne nous donne pas le nom de la femme, mais il souligne sa souffrance et sa fermeté dans sa décision de toucher Jésus. Jésus, dès le départ, est présenté comme jouant un rôle passif dans la scène ; la force du récit n'est pas centrée sur le pouvoir de Jésus d'accomplir des miracles, mais sur la femme qui prend l'initiative et, par conséquent, reçoit l'effet du miracle.

Qui peut connaître mieux qu'elle l'immense souffrance que la femme subit? Ce que la maladie signifie pour elle sur le plan physique, elle seule peut le savoir. Ce que la maladie signifie pour elle sur le plan relationnel et familial, seul son entourage le plus proche peut le savoir. Mais l'évangéliste semble connaître l'intimité de cette femme et fait sien sa souffrance, une connaissance et une souffrance qu'il veut partager avec le lecteur. Le lecteur, en outre, en raison du contexte religieux dans lequel vit la femme, sait que le statut de la femme la rend

impure selon la Torah et connaît les implications de ce fait pour la vie sociale et religieuse de la femme.

Le récit de la guérison de la femme qui perdait son sang, qui s'inscrit dans l'épisode du retour à la vie de la fille d'un dignitaire, présente les caractéristiques typiques d'un récit de miracle, où l'on souligne le pouvoir de guérison de Jésus qui atteint la malade par le toucher.

Selon la Torah, la femme est la source et le foyer de l'impureté (cf. Lev 15,19-27). Les implications de la Torah pour la femme qui souffre d'une perte de sang conditionnent sa vie entière, son existence même. Cette femme est légalement impure en raison de sa maladie et, par conséquent, elle fait partie des groupes marginalisés au sein de la société israélienne. En outre, la femme est l'image du peuple infidèle qui a profané le nom du Seigneur (cf. Ez 36,17) et, en tant que tel, maintenu dans une situation d'infériorité et de marginalisation par les cercles rigoristes du peuple juif, mis à part du peuple élu.

Comme nous le lisons dans le livre d'Ezéchiel, les préceptes sont ceux du Seigneur et c'est Lui-même qui les a fait connaître à son peuple, des décrets qui donnent la vie à ceux qui les gardent (cf. Ez 20,11). Mais dans le récit dont nous parlons, l'évangéliste nous montre un cas, celui de la femme qui perdait son sang, dans lequel la Torah et les commandements que le Seigneur a écrits et donnés à Moïse pour instruire les Israélites sont devenus une lettre morte, une lettre qui prive de vie. Les règles de pureté et d'impureté rituelles, dictées pour respecter la sainteté du Seigneur, sainteté comprise comme la communion de l'homme avec le Dieu saint et tout-sanctifiant, sont devenues pour la femme une déclaration d'impureté, une lettre qui la prive de vie: elle la tient à l'écart de la famille, marginalisée du peuple, éloignée de Dieu.

Jérémie nous dit que c'est la Torah écrite par Dieu dans les cœurs qui donne la vie (cf. Jr 31,33b). Paul nous dit que la force de vie n'est pas donnée par la pierre ou le matériau sur lequel la Torah est écrite, ni même par la chair, le sang ou l'encre, et qu'elle n'est pas écrite sans l'intervention de Dieu (cf. 2Co 3,5); la force de vie est donnée par l'Esprit (cf. 2Co 3,3).

Dans le cas de cette femme anonyme, face au contraste entre ce que la Torah dicte et le don de la vie, l'évangéliste, dans le récit que nous lisons, nous montre comment cette femme ne se laisse pas abattre par la Torah, ne se résigne pas à vivre selon ce que la Torah dicte, ne se résigne pas à vivre sans famille, ni marginalisée du peuple, et encore moins privée de Dieu.

La femme avait entendu parler de Jésus et dans son cœur, elle sait qu'il peut la guérir, elle sait que la vie alternative commence avec Jésus: "Seulement si je peux toucher ses vêtements, elle sera sauvée". La femme, émue par sa souffrance et, en même temps, par sa conviction, prend l'initiative de "toucher" Jésus, mais elle sait que c'est Lui qui a le pouvoir de guérison, le salut lui viendra par Jésus-

Christ, Il en sera l'auteur, c'est pourquoi elle pense: "Je serai sauvée". Le miracle de Jésus, dans cette histoire, consiste à se laisser toucher par la femme, lui offrant un toucher purificateur.

Au milieu de la foule, la femme s'approche de lui. Elle ne demande pas directement la guérison à Jésus, elle s'approche simplement de lui par derrière, incognito, discrètement. Dans d'autres circonstances, c'est Jésus qui touche pour guérir ; ici, c'est le contraire qui se produit, c'est Jésus qui est touché par la femme malade qui cherche à être guérie. Il s'agit d'un "toucher" ἤψατο "par derrière" ὄπισθεν, un toucher indirect, car "toucher les vêtements", comme le pensait la femme, était suffisant pour recevoir le pouvoir de guérison surnaturel que possédait le thaumaturge.

L'interprétation magique de la manière de procéder, avec laquelle le lecteur pourrait être laissé, sera bientôt corrigée par l'évangéliste et le lecteur saura que le pouvoir de guérison est déterminé par la foi (v. 22). Pour l'instant, au v. 21, le narrateur rend l'événement compréhensible, il nous fait savoir quelle pensée, quelle motivation la femme avait pour toucher le manteau de Jésus: "Seulement pour toucher son manteau, je serai sauvée" σωθήσομαι, je serai guérie de ma maladie. La femme a confiance dans le pouvoir de guérison de Jésus, le verbe au passif je serai sauvé, exprime sa certitude dans le résultat attendu.

La guérison de la maladie est liée au salut de Dieu. Jésus, qui incarne et manifeste concrètement l'action salvatrice de Dieu, sans lui faire de reproches, dit à la femme : "Ma fille, ta foi t'a sauvée". Le lecteur et tous ceux qui assistent à la scène ont déjà la "démonstration", la confirmation du miracle. De plus, la femme est à la fois le sujet patient de la guérison et le témoin du miracle. La femme anonyme qui émerge de la foule sous une forme inconnue au début du récit et qui disparaît à nouveau dans la foule lorsqu'elle est guérie, est appelée "fille" par Jésus.

La femme, à cause de sa maladie, est dans un état d'impureté. Selon la Torah, tout ce qu'elle touche est également dans un état d'impureté. La femme, Jésus, le lecteur et tous ceux présents sur les lieux, qui connaissent la Torah, le savent. Mais elle, avec toute son intention, fait le geste de "toucher" Jésus et il se laisse toucher par la femme.

De Lui émane une puissance de guérison qui communique la vie et ce "toucher" prend un sens totalement différent. Le salut s'exprime au niveau du contact personnel. Le geste de la femme malade qui, selon la Torah, devait quitter Jésus en état d'impureté, devient un geste salvateur: Jésus la guérit et elle peut à nouveau vivre avec sa famille et parmi les gens; en outre, Jésus sanctifie la femme, la rend à nouveau capable d'être en communion avec Dieu. Le salut s'exprime au niveau du contact personnel: la femme touche le manteau de Jésus et sait qu'elle est immédiatement guérie (cf. Mc 5,29), tandis que Jésus ressent le pouvoir de

guérison qui émane d'elle (cf. Mc 5,30) et qui est communiqué par son vêtement. Jésus et la femme "connaissent dans son corps", "dans son intimité", l'action salvatrice.

Seul celui qui est capable de "toucher" intentionnellement Jésus pourra percevoir et bénéficier de la "puissance" qui émane de lui, pourra connaître Jésus intimement, entrer dans le mystère de Jésus, savoir "qui est Jésus".

L'évangéliste précise que la guérison de la femme n'est pas le résultat d'une action magique, le pouvoir de guérison est déterminé par la foi. La foi est la condition essentielle de la guérison qui apporte le salut. La femme a pleinement confiance dans le pouvoir de guérison de Jésus, elle croit en Jésus, elle est certaine que par Jésus elle sera sauvée. Et c'est par la foi que le miracle se produit.

La femme malade et marginalisée a été sauvée par la foi, la femme anonyme est devenue une "fille" et est devenue un exemple, un modèle de foi et de disciple pour les auditeurs présents sur les lieux et pour tous les lecteurs de l'Évangile.

Jésus, en ratifiant la signification de la foi comme moyen d'obtenir le salut qu'il offre et en reconnaissant la femme comme "fille", manifeste ouvertement devant tous qu'il est le Fils de Dieu, le serviteur souffrant qui fait sienne la souffrance de ceux qui souffrent, qui se laisse toucher par ceux qui sont tourmentés et marginalisés, celui qui est envoyé pour sauver aussi ceux qui vivent sous la Torah, pour leur rendre la vie qui leur a été refusée et pour leur rendre la dignité que leur confère la condition reçue d'enfants de Dieu.